Marc Bloch au Panthéon : L'étrange défaite comme brèche dialectique dans la logique du capital-sujet

Contribution à une historicisation wertkritique de la Débâcle de 1940 à l'aune des travaux d'Anne Lacroix-Riz et de la critique de la valeur-dissociation

Camille Lepallec

Faculté de droit / Département de Science Politique, Université Rennes I
wilburvindland@gmail.com — Juin 2026

RÉSUMÉ

À l'occasion de l'entrée de Marc Bloch au Panthéon le 23 juin 2026, cet article propose une relecture radicale et dialectique de *L'étrange défaite* (1940) en fusionnant l'analyse historienne d'Anne Lacroix-Riz sur la synarchie et la trahison des élites avec le cadre théorique de la critique de la valeur (*Wertkritik*) et de la valeur-dissociation (*Wert-Abspaltung*). Bloch identifia avec acuité les symptômes immédiats de la Débâcle — l'« incapacité du commandement », la gabegie militaire, l'« alliance étrange » des chefs syndicaux munichois avec les ennemis de classe — et pressentit les causes structurelles dans la « vénalité de la presse » et la défaillance des « classes dirigeantes ». L'apport décisif de Lacroix-Riz, fondé sur les archives, révèle le rôle central de la synarchie (Coutrot, Worms, Barnaud, Detœuf...) dans la préparation active de la défaite, la scission syndicale via le courant *Syndicats* de René Belin, et le sabotage de la « saison des juges » après la Libération. La *Wertkritik* permet d'aller plus loin : la Débâcle n'est pas seulement un complot d'élites, mais le moment où le *sujet capital* — ce « sujet automatique » de sa propre valorisation décrit par Marx au chapitre 4 du *Livre I du Capital* — opère, par l'intermédiaire de ses agents concrets, une *dissociation paroxystique* pour surmonter sa crise de valorisation des années 1930. Destruction du tissu républicain et social (Front populaire), réintégration marchande sous forme autoritaire (Vichy), accumulation par dépossession : la guerre/défaite fonctionne comme « contre-tendance désespérée » (Trenkle/Lohoff). La « fenêtre dialectique » historique (fin XIXe – années 1970), au sein de laquelle une subjectivation prolétarienne pouvait entrer en rapport dialectique avec le sujet capital (fordisme, travailleur de masse), se referme brutalement. Bloch lui-même incarne un résidu de cette subjectivation critique qui, dans la Résistance, tente d'habiter la brèche. La panthéonisation officielle, tout en honorant le résistant et l'historien, risque d'intégrer Bloch au « spectacle » commémoratif sans affronter les causes structurelles qu'il désignait. Aujourd'hui, face aux brèches dialectiques contemporaines (guerres comme l'Ukraine, crises écologiques, effondrements financiers), la tâche critique consiste à reconnaître ces ouvertures produites par le capital-sujet lui-même, à les nommer comme telles, et à y déployer une praxis qui empêche leur réabsorption spectaculaire — pour que la « vraie saison des juges » que Bloch appelait de ses vœux en 1943-1944 advienne enfin, non comme réconciliation, mais comme sortie de la forme-valeur.

Index Terms — Marc Bloch, *L'étrange défaite*, Anne Lacroix-Riz, synarchie, Wertkritik, valeur-dissociation, sujet capital, fenêtre dialectique, brèches dialectiques, destruction créatrice, Vichy, Résistance, praxis révolutionnaire, capitalisme en crise, accumulation par dépossession.

I. INTRODUCTION : BLOCH AU PANTHÉON, OU LA NÉCESSITÉ D'UNE LECTURE RADICALE

Le 23 juin 2026, Marc Bloch entre au Panthéon, aux côtés de son épouse Simonne. La République honore ainsi l'historien cofondateur des *Annales*, l'auteur de *L'étrange défaite*, le résistant fusillé par la Gestapo le 16 juin 1944 à Saint-Didier-de-Formans. Cette panthéonisation célèbre à juste titre le courage d'un intellectuel qui refusa la défaite intérieure. Pourtant, elle pose une question plus brûlante : que fait-on du diagnostic que Bloch porta sur la Débâcle elle-même ? Que fait-on de cette « étrange défaite » dont il chercha les causes profondes, non dans un simple accident militaire, mais dans une défaillance structurelle des élites et du régime — et que la République d'aujourd'hui semble plus encline à commémorer qu'à

affronter dans ses racines ?

Bloch, dans les mois qui suivirent la débâcle de mai-juin 1940, rédigea à chaud *L'étrange défaite*. Il y décrit avec une lucidité douloureuse l'« incapacité du commandement », la gabegie administrative, l'ennui mortifère des mois de « drôle de guerre », l'immobilité tragique des chefs face à l'assaut allemand. Mais il va plus loin : il distribue les responsabilités entre l'« arrière » et les « classes dirigeantes », fustige la vénalité de la presse, l'anglophobie délirante de certains milieux, et surtout l'« alliance étrange » des chefs syndicaux du courant *Syndicats* (René Belin, Raymond Froideval, André Delmas...) avec les partisans de la capitulation et de l'apaisement envers le Reich. Bloch pressent une « haute trahison », sans toujours nommer les coupables ni en dévoiler les mécanismes occultes.

C'est précisément là que les travaux d'Anne Lacroix-Riz, fondés sur l'exploitation systématique des archives (fonds RG, APP, AN, correspondances synarchiques), viennent combler les silences et les prudences de Bloch. Ils révèlent l'existence d'un véritable *plan synarchique* de destruction de la IIIe République, ourdi dès les années 1930 par les milieux de la haute finance (banque Worms, Lehideux, Coutrot, Barnaud, Detœuf...), avec la complicité active de fractions du patronat (Comité des Forges, Schneider...), de la presse vénale et d'un courant syndical anticommuniste financé pour scinder la CGT et neutraliser la classe ouvrière face à Munich et à l'apaisement. La Débâcle n'est plus seulement une « incapacité », mais le résultat d'une stratégie consciente de « choix de la défaite » pour liquider le régime républicain, ses conquêtes sociales (Front populaire) et ouvrir la voie à un ordre autoritaire compatible avec les intérêts du capital en crise.

Or, cette lecture historienne, si décisive soit-elle, reste encore en deçà d'une compréhension pleinement dialectique et historiciste du phénomène. C'est ici qu'intervient la critique de la valeur (*Wertkritik*), développée par Robert Kurz, Norbert Trenkle, Roswitha Scholz et prolongée dans mes propres travaux sur le *sujet capital* et la *fenêtre dialectique* historique. La *Wertkritik* ne se contente pas de dénoncer des « coupables » (même si elle les nomme) : elle saisit la Débâcle comme un moment nécessaire — quoique contingent dans ses modalités — de la dynamique autocontradictoire du *capital-sujet*, ce « sujet automatique » de sa propre valorisation que Marx décrit au chapitre 4 du *Livre I du Capital* : « La valeur passe continuellement d'une forme à l'autre, sans se perdre dans ce mouvement, et se transforme ainsi en un sujet automatique. [...] La valeur devient ici le sujet d'un processus dans lequel [...] elle modifie sa propre grandeur, se détache d'elle-même comme plus-value de sa valeur primitive, se met en valeur elle-même. »

Dans les années 1930, le capitalisme, confronté à la crise de 1929, à la suraccumulation, à la concurrence inter-impérialiste et aux mobilisations sociales (Front populaire), ne peut plus se reproduire sur les bases anciennes. Il développe des « contre-tendances désespérées » (Trenkle/Lohoff) : destruction de capitaux excédentaires, réorganisation autoritaire de l'espace social, accumulation par dépossession, dissociation violente des sphères de la vie non directement valorisables. La guerre — et la défaite organisée de la France — apparaît comme l'un de ces moments de *dissociation paroxystique* (Scholz), préalable à une réintégration marchande sous de nouvelles formes (Vichy comme laboratoire d'un capitalisme d'État autoritaire, puis reconstruction fordiste-keynésienne après 1945). La « fenêtre dialectique » qui avait permis, entre la fin du XIXe siècle et les années 1960-1970, une médiation relativement cohérente entre le sujet capital et une subjectivation prolétarienne (taylorisme/fordisme, travailleur de masse, luttes de classes institutionnalisées), se referme dans la violence. Bloch, en résistant, tente d'habiter cette brèche ; mais la Libération, sabotée dans son épuration, voit la refermeture spectaculaire et le recyclage des élites synarchiques dans les nouvelles structures de pouvoir.

L'enjeu de cet article n'est donc pas seulement commémoratif. Il s'agit de contribuer à une *historicisation* de la critique de la valeur elle-même, en montrant comment la Débâcle de 1940 constitue un cas exemplaire de la transformation du rapport entre le sujet capital et les tentatives de subjectivation antagoniste. Et, symétriquement, de montrer comment la panthéonisation de 2026, si elle honore Bloch, peut aussi fonctionner comme une opération de *containment* de la brèche qu'il ouvrit — à moins que nous ne sachions, dans les conditions du capitalisme tardif, habiter les brèches dialectiques contemporaines (guerres, crises écologiques, effondrements financiers) pour y déployer une praxis qui vise la sortie de la forme-valeur.

II. L'ANALYSE DE MARC BLOCH : DE L'INCAPACITÉ MILITAIRE À LA TRAHISON DES ÉLITES

Dans *L'étrange défaite*, rédigé entre juillet et septembre 1940, Marc Bloch procède à un « examen de conscience d'un Français ». Il commence par les causes immédiates : la « gabegie » de la Drôle de guerre, l'inaction, l'ennui qui « rongea tant d'intelligences », le manque de préparation (pas de renseignements sur les dépôts d'essence en Belgique, par exemple), l'immobilité tragique du général Blanchard au château d'Attiches, contemplant la carte « comme pour y chercher la décision qui le fuyait ». Il évoque même, avec effroi, la conversation surprise dans la nuit du 25 au 26 mai 1940 : Blanchard confiant à un visiteur de haut grade « Je vois très bien une double capitulation ».

Mais Bloch ne s'arrête pas aux « vieillards » de l'état-major. Il remonte aux causes plus lointaines, dans « l'arrière ». Il frappe à gauche et à droite. À gauche : les excès des salariés en quête de salaires excessifs, qui « n'ont pas assez travaillé dans les fabrications de guerre ». À droite : la répugnance des « classes aisées » à s'informer sur le monde, l'empressement des « partis qualifiés de 'droite' » à s'incliner devant la défaite, « depuis la Restauration jusqu'à l'Assemblée de Versailles ». Le régime parlementaire a été « trop débonnaire » avec ses généraux cléricaux et ses hauts fonctionnaires issus des grandes écoles, qui « méprisaient la république et ne la servaient qu'à contrecœur ».

C'est surtout dans sa « philippique contre Syndicats » que Bloch se montre le plus féroce et argumenté. Il dénonce l'« alliance étrange » des chefs des principaux syndicats — qui « comptaient parmi les puissances de la République » — avec « les ennemis-nés de leur classe et de leurs idéaux », sur les « routes de la capitulation ». Il vise nommément le courant *Syndicats* de la CGT, dirigé par René Belin (secrétaire général adjoint de Léon Jouhaux), Raymond Froideval, André Delmas (instituteurs), et d'autres. Il rappelle leurs appels répétés à la « paix à tout prix », leur formule de Toulouse (mars 1936) « Plutôt que la guerre, la servitude », leurs louanges de Munich comme « soulèvement spontané des consciences humaines », leur refus de la « guerre idéologique », leur haine viscérale des communistes « bellicistes ». Bloch emprunte aux unitaires de la CGT les arguments contre ceux qui « omettaient de distinguer entre la guerre qu'on décide volontairement de faire et celle qui vous est imposée », qui « chuchotaient que les hitlériens n'étaient pas, en somme, si méchants ».

> *« Le voleur de grand chemin ne crie pas à sa victime : “Donne-moi ton sang.” Il consent à lui offrir le choix : “La bourse ou la vie.” De même, au peuple dont il poursuit l'oppression, le peuple agresseur : “Abdique ta liberté ou accepte le massacre.” »*
>
> — Marc Bloch, *L'étrange défaite*, p. 173 (éd. Gallimard, 1990).

Bloch pressent que cette défaillance des « classes dirigeantes » et cette collusion contre-nature ont « énormément » contribué à la défaite de « l'implacable héroïsme de la patrie en danger ». Il évoque la « haute bourgeoisie appuyée sur la finance et la presse », la « vénalité de la presse » soumise à « certains hommes d'affaires de [sa] connaissance », les articles inspirés de l'étranger dans *Gringoire* ou *Je suis partout*. Mais il respecte l'anonymat, ne nomme pas les synarques, ne dévoile pas les financements occultes ni le plan de scission syndicale. Il appelle, dans ses articles clandestins des *Cahiers politiques* (1943-1944), à la « vraie saison des juges » qui viendra « demain », à la « sanction d'une France qui saura répudier toute solidarité avec ceux qui l'avaient vendue, bernée, assassinée ».

III. L'APPORT DÉCISIF D'ANNE LACROIX-RIZ : LA SYNARCHIE COMME AGENT CONCRET DU SUJET CAPITAL EN CRISE

Les travaux d'Anne Lacroix-Riz, notamment *Le Choix de la défaite* (2010) et *De Munich à Vichy* (2008), fondés sur des décennies d'archives (fonds RG de la Préfecture de police, Archives nationales, correspondances privées, rapports d'ambassade), révèlent ce que Bloch pressentait sans pouvoir (ou vouloir) le nommer pleinement. La Débâcle n'est pas le résultat d'une simple « incapacité » ou d'une « alliance étrange » fortuite : elle est le point d'aboutissement d'un *plan synarchique* conscient, ourdi dès 1934-1935 par les milieux de la haute finance et de l'industrie lourde, pour détruire la IIIe République, briser le mouvement ouvrier, et installer un régime autoritaire compatible avec leurs intérêts.

Par « représentants du capital » ou « agents du capital », j’entends l’ensemble des forces sociales (banquiers, industriels, hauts fonctionnaires, fractions syndicales, milieux politiques et médiatiques) dont le rapport au sujet capital est dialectiquement non conflictuel. Cela ne signifie pas qu’ils sont les marionnettes d’un complot, ni qu’ils obéissent à une volonté transcendante. Leur rapport est objectivement convergent : leurs intérêts de classe, leur vision de l’ordre social, leurs calculs stratégiques coïncident avec les exigences structurelles de l’autovalorisation. Cette coïncidence est largement inconsciente : ils ne se demandent pas «

est-ce que je sers le capital ? », mais « est-ce que je sers mon pays, ma banque, mon ordre ? » — et comme leur position sociale est calée sur les rails de la valorisation, les deux réponses se confondent. C'est cette médiation historique qui rend la synarchie si efficace, sans la réduire à un simple instrument passif.

Au cœur de ce plan : la *synarchie*, ce « Mouvement synarchique d'Empire » théorisé par Jean Coutrot (idéologue de la banque Worms), Jacques Barnaud (directeur général de Worms), Auguste Detœuf, Anatole de Monzie, et d'autres. Leur objectif explicite : « concentration extrême, maîtrise absolue de la répartition et des prix, contrôle économique et politique par un petit nombre de banquiers et d'industriels ». Pour y parvenir, il fallait liquider le régime républicain « débonnaire », ses conquêtes sociales (accords Matignon, semaine de 40 heures, congés payés), et neutraliser la classe ouvrière. D'où la création, dès le congrès de réunification de la CGT à Toulouse (mars 1936), du courant *Syndicats* autour de René Belin, financé par la « caisse noire » de la centrale et par les subventions directes de Barnaud et des synarques. *Syndicats* devient le vecteur d'une propagande munichoise, pacifiste « à outrance », anticommuniste virulente, et de capitulation. À Nantes (novembre 1938), les ténors de *Syndicats* (Froideval, Bard, Dumoulin, Delmas, Mathé, Serret...) rivalisent d'appels à la « paix non brillante », à la « servitude plutôt que la guerre », à la haine des « bellicistes » communistes et soviétiques.

Lacroix-Riz montre que cette stratégie n'était pas « pro-hitlérienne » par idéologie fasciste primaire (même si certains l'étaient), mais par un calcul de classe et contre-révolutionnaire de première grandeur. L'élite synarchique ne voulait pas seulement éviter une guerre longue et coûteuse ; elle voulait empêcher que le prolétariat ne devienne sujet historique. Elle préférait la défaite nationale à la victoire populaire, la collaboration avec l'occupant au partage du pouvoir avec la classe ouvrière. Comme l'a vu avec lucidité Marc Bloch dès 1940, la défaite n'était pas « étrange » : elle était voulue par ceux qui craignaient plus le Front populaire et ses potentialités révolutionnaires que la Wehrmacht elle-même (Bloch, *L'étrange défaite*, éd. Gallimard 1990, p. 168-169, 173). La synarchie infiltre Vichy dès l'été 1940 (Pucheu, Benoist-Méchin, etc.), met en place les Comités d'organisation (loi du 16 août 1940) qui réalisent exactement le programme de « concentration extrême » et de contrôle par les banquiers. La « Cagoule » (CSAR) fournit la violence d'appoint (attentats, 6 février 1934, etc.). Preuve du financement direct des propagandistes de la capitulation : en septembre 1945, Robert Lacoste rappelait que Jacques Barnaud « remettait régulièrement au journal *Syndicats*, dirigé par Belin, les subventions reçues par Raymond Froideval » (lettre de Robert Lacoste au ministre de l'intérieur, 24 septembre 1945, PJ 40, Barnaud, Archives de la Préfecture de police).

Après la Libération, la « saison des juges » que Bloch appelait de ses vœux est sabotée. Les synarques sont recyclés : Maurice Couve de Murville (proche de Coutrot) devient commissaire aux Finances du CFLN puis ministre sous de Gaulle ; les grands patrons de Worms, Lehideux, etc., échappent aux poursuites ou sont acquittés ; le procès Pétain devient une « farce » où le crime de trahison est abandonné (Mongibeaux au général Lacaille, 6 août 1945, F1a, 3310, AN ; Mornet, 11 août 1945, F1a, 3310, AN), où les résistants sont humiliés, où la police vichyste est encensée. Les auditions de Pétain par le juge Béteille (19, 22 mai et 1er juin 1945, 3 W 222, Lehideux, synarchie, AN) avaient pourtant mis en lumière le complot synarchique et la Cagoule. Comme l'écrit Lacroix-Riz, « la ruine des espoirs de justice de Marc Bloch rendit aux grands synarques toute leur assurance ». La France de la Libération ne rompt pas avec « la saison des Argousins » ; elle force « la réconciliation des bourreaux de Châteaubriant avec les familles de leurs victimes ».

IV. LECTURE WERTKRITIQUE : LA DÉBÂCLE COMME DISSOCIATION PAROXYSTIQUE DU SUJET CAPITAL

La *Wertkritik* (critique de la valeur) et le concept de *valeur-dissociation* (*Wert-Abspaltung*, Roswitha Scholz) permettent de dépasser le plan de l'« intrigue » et des « coupables » pour saisir la logique structurelle et dialectique à l'œuvre. Le capital n'est pas une « chose » aux mains des capitalistes, ni un complot de synarques : c'est un *sujet automatique*, une forme sociale totalisante qui impose sa logique d'autovalorisation à l'ensemble des pratiques sociales. Comme l'écrit Marx : « Le capital est du travail mort qui, semblable au vampire, ne s'anime qu'en suçant le travail vivant, et il est d'autant plus vivant qu'il en suce davantage. » Cette logique, dans les années 1930, rencontre ses limites : crise de suraccumulation, baisse tendancielle du taux de profit, mobilisations sociales (Front populaire), menace du « socialisme soviétique ». Le capital ne peut se résoudre à sa propre abolition ; il développe des *contre-tendances désespérées* : destruction de forces productives, réorganisation autoritaire, accumulation par dépossession (Harvey), dissociation violente des sphères non directement valorisables.

La Débâcle de 1940 s'inscrit dans cette dynamique. Elle n'est pas « causée » par les synarques au sens où ils en seraient les maîtres absolus ; elle est le moment où le *sujet capital*, à travers ses agents les plus lucides et les plus cyniques (la synarchie comme « comité d'affaires » de la haute finance), opère une *dissociation paroxystique* pour fermer la fenêtre dialectique en lui ôtant son carburant essentiel : la guerre comme expérience collective susceptible de radicaliser la subjectivation prolétarienne. En choisissant la défaite nationale plutôt que de risquer une victoire populaire qui aurait armé et politisé les masses, le capital-sujet (via la synarchie) préfère la collaboration avec l'occupant au partage du pouvoir avec la classe ouvrière. Cette dissociation violente (séparation des populations de leurs territoires et de leurs droits, liquidation des conquêtes de 1936, dissolution des organisations ouvrières) crée le « chaos organisé » préalable à une réintégration marchande sous forme autoritaire (Vichy comme capitalisme d'État, Comités d'organisation, collaboration économique). La synarchie n'est pas un « complot extérieur » au capital : elle en est l'expression la plus consciente et la plus radicale dans la phase de crise aiguë. Le rapport est dialectique : le sujet capital, confronté à la menace d'une subjectivation prolétarienne qui pourrait s'appuyer sur l'expérience de guerre, « sélectionne » et renforce cette fraction oligarchique particulièrement lucide et déterminée, parce qu'elle pousse la logique de fermeture de la fenêtre dialectique plus loin et plus vite que ce que le capital « moyen » aurait été capable de faire. La synarchie n'est donc pas un simple instrument passif ; elle a son propre projet (État corporatif autoritaire, concentration extrême du pouvoir) qui converge fortement avec les besoins structurels du capital en crise, sans se réduire à une identité mécanique. C'est cette convergence dialectique — et non l'absence de tout conflit — qui rend la synarchie si efficace pour refermer brutalement la fenêtre historique. La convergence dialectique entre le sujet capital et ses représentants ne signifie pas une identité mécanique ni une absence totale de conflit. Des tensions existent entre fractions du capital. Mais ces conflits restent circonscrits aux modalités de la domination, jamais à son principe. La synarchie, en poussant la logique de fermeture de la fenêtre dialectique plus loin et plus vite que le capital « moyen » ne l'aurait fait, est « sélectionnée » par le sujet capital dans un moment de crise aiguë. Ce processus est inconscient au niveau des agents : ils ne se vivent pas comme les exécutants d'une nécessité systémique, mais comme des patriotes lucides ou des réformateurs autoritaires. C'est précisément cette inconscience structurelle qui rend leur action si redoutablement efficace.

Cette lecture permet d'historiciser le rapport entre le sujet capital et les tentatives de subjectivation antagoniste. Entre la fin du XIXe siècle et les années 1960-1970 s'ouvre une *fenêtre dialectique* historique : le capital industriel (taylorisme, fordisme) concentre massivement la force de travail, standardise les tâches, impose une discipline abstraite, mais crée aussi les conditions d'une unité potentielle du « travailleur de masse » (opéraïsme italien). La subsomption réelle coexiste dialectiquement avec des résidus de subsomption formelle (savoirs partiels, résistances locales), permettant une médiation relativement cohérente : luttes de classes institutionnalisées (accords Matignon, New Deal, Trente Glorieuses), État social keynésien, conscience de classe qui se rapporte au capital comme à une totalité (Lukács). La synarchie et Vichy marquent la tentative brutale de refermer cette fenêtre par la violence d'État et la dissociation. Pourtant, le scénario redouté par le capital s'est **à moitié réalisé** : la Résistance (bien que limitée dans son ampleur et sa radicalité) a émergé avec une forte composante ouvrière et communiste ; il y a eu une **défaite morale du capital** qu'il a fallu dissimuler à tout prix. Lorsque j'évoque une « défaite morale » du capital en 1944-1945, il ne s'agit pas d'attribuer une conscience morale au sujet capital lui-même, mais à ses représentants historiques (synarques, patrons, juges de l'épuration). Ceux-ci ont subi une défaite politique et sociale concrète : leur projet de « révolution nationale » et de liquidation de la République a été vaincu. Cette défaite les a contraints à concéder le programme du CNR non par conversion morale, mais par l'effet d'un rapport de force temporaire — la Résistance ouvrière et communiste les a obligés à partager le pouvoir. La « défaite morale » désigne donc la perte de leur capacité à gouverner seuls. D'où les concessions du CNR (programme avec nationalisations, Sécurité sociale, reconnaissance des droits sociaux), l'intégration temporaire des communistes dans la narration résistante et les institutions de la IVe République. La Libération a donc rouvert partiellement une brèche dialectique — mais elle a été rapidement contenue par le recyclage des élites synarchiques dans les nouvelles structures de pouvoir et par la reconstruction fordiste-keynésienne qui a réintégré la subjectivité ouvrière dans un nouveau « spatio-temporal fix » (Harvey) sans lui permettre de devenir pleinement sujet face au capital.

Guy Debord fournit ici une clé irremplaçable : « Dans la société du spectacle, "le vrai est un moment du faux". » La vérité de la Débâcle (la trahison des élites, la logique du capital) est intégrée comme fragment dans l'univers du mensonge organisé. La panthéonisation de 2026 peut fonctionner comme un tel moment : elle honore Bloch le résistant, mais occulte ou euphémise le diagnostic structurel de *L'étrange défaite* et les révélations de Lacroix-Riz sur la synarchie. Le « vrai » (la nature du sujet capital) devient un moment du «

faux » (la commémoration nationale réconciliatrice). Comme l'écrit encore Debord : « Ceux qui parlent de la révolution sans en vivre concrètement la négation n'en parlent jamais que comme d'un spectacle. »

V. DE 1940 À 2026 : DE LA FENÊTRE DIALECTIQUE AUX BRÈCHES DIALECTIQUES CONTEMPORAINES

Dans mes travaux antérieurs, j'ai défendu l'hypothèse qu'il a existé, entre la fin du XIXe siècle et les années 1960-1970, une *fenêtre dialectique* au sein de laquelle une subjectivation prolétarienne a pu entrer en relation dialectique avec le sujet capital. Cette fenêtre n'était pas le produit d'une subjectivité autonome : elle émergea des conditions créées par le capital industriel lui-même (concentration, discipline d'usine, taylorisme/fordisme). Elle permit une médiation collective : la classe ouvrière put se penser comme interlocutrice du capital, imposer des rapports de force (grèves de 1936, 1968), et contraindre le capital à des formes de régulation (État social, négociation collective) qui, tout en étant des réponses à ses propres contradictions, ouvraient un espace de subjectivation antagoniste. Les grandes grèves sauvages de 1968-1970 (Mai 68, automne chaud italien) marquèrent à la fois le sommet et le point de bascule de cette fenêtre.

La fermeture de cette fenêtre ne résulte pas d'une simple défaite politique. Elle est le produit des transformations internes du sujet capital : passage à la financiarisation, mondialisation productive, automatisation, crise écologique. Depuis les années 1970, le capital ne produit plus que des *brèches dialectiques* : des points de tension (crises financières, guerres, pandémies, désastres climatiques) qu'il ne parvient pas entièrement à refermer, mais qu'il parvient de plus en plus à fragmenter, spectaculariser et contenir. La crise des subprimes (2008), la pandémie de Covid-19, la guerre en Ukraine (2022-) sont de tels moments : le sujet capital, confronté à ses limites internes (baisse tendancielle du taux de profit, dévalorisation massive, saturation des marchés, raréfaction des ressources), développe des contre-tendances de plus en plus désespérées qui « déchirent momentanément le voile spectaculaire » (Debord). La vérité (misère réelle, soumission au travail abstrait, destruction écologique) devient un moment du faux — mais un moment que la subjectivité résiduelle peut tenter d'habiter.

La guerre en Ukraine, analysée dans mes travaux récents à travers la grille de la valeur-dissociation, illustre parfaitement cette dynamique contemporaine. Elle est à la fois : 1) un mécanisme de gestion désespéré de la crise de valorisation dans le capitalisme financiarisé et numérique (accumulation par dépossession des ressources ukrainiennes, relance de l'économie d'armement, découplage géo-économique) ; 2) une dissociation paroxystique (destruction massive d'infrastructures, flux migratoires, trauma psychique, destruction écologique) ; 3) un moment de « déchirement du spectacle » où les contradictions du capital (dépendance énergétique, financiarisation outrancière, nécropolitique) apparaissent brutalement. Comme en 1940, le sujet capital initie le moment dialectique ; la subjectivité critique n'a plus l'initiative, mais elle peut reconnaître la brèche comme brèche et tenter de l'élargir avant que le spectacle ne la réabsorbe (récupération politique, répression, retour à la « routine de l'urgence »).

VI. IMPLICATIONS POUR LA PRAXIS : HABITER LES BRÈCHES, POURSUIVRE LA SAISON DES JUGES

Si l'on accepte cette distinction entre *fenêtre dialectique* (initiative du pôle subjectif, fin XIXe – 1970) et *brèches dialectiques* (initiative du sujet capital lui-même, phase actuelle), la question de la praxis se déplace radicalement. Il ne s'agit plus de chercher à rouvrir une fenêtre historiquement refermée, ni d'attendre passivement que les crises « fassent le travail ». Il s'agit de travailler *à partir des brèches* que le sujet capital produit malgré lui. Ces brèches ne contiennent pas automatiquement une issue ; elles sont comme des éclairs qui illuminent brièvement le paysage réel de la domination abstraite. La tâche critique consiste à discerner la brèche sous son apparence immédiate (pandémie, effondrement financier, guerre, désastre climatique) et à y déployer une parole et une pratique qui empêchent sa refermeture spectaculaire.

La panthéonisation de Marc Bloch en 2026 peut être lue comme une telle brèche — ou comme une tentative de refermeture. En honorant l'auteur de *L'étrange défaite* et le résistant, la République reconnaît formellement la justesse de son diagnostic et de son engagement. Mais si cette reconnaissance reste au niveau du spectacle commémoratif — sans affronter les causes structurelles (logique du capital-sujet, rôle de la synarchie comme agent de la dissociation, sabotage de l'épuration) —, elle fonctionne comme une

opération de containment. Bloch lui-même, dans « La vraie saison des juges » (novembre 1943), avait averti : « Le jour viendra [...] où il sera possible de faire la lumière sur les intrigues menées chez nous de 1933 à 1939 en faveur de l'Axe Rome-Berlin [...]. Les responsabilités des militaires français ne peuvent se séparer sur ce point de celles des politiciens comme Laval, des journalistes comme Brinon, des hommes d'affaires comme ceux du Creusot [...]. » Il appelait à « la sanction d'une France qui saura répudier toute solidarité avec ceux qui l'avaient vendue, bernée, assassinée ».

La « vraie saison des juges » n'est pas advenue en 1945, ni en 2026. Mais elle peut advenir dans les brèches que nous habitons aujourd'hui. Habiter une brèche, c'est : nommer le sujet capital derrière les agents (synarques d'hier, financiers et technocrates d'aujourd'hui) ; reconnaître que la guerre, la crise écologique, la précarité structurelle sont des « contre-tendances désespérées » du capital et non des accidents ou des erreurs de gestion ; construire, dans ces espaces ouverts (ZAD, coopératives autogérées, réseaux de solidarité, luttes contre la marchandisation de la vie), des rapports sociaux qui ne soient plus médiés par le travail abstrait et la forme-valeur. Comme l'écrit John Holloway : « La révolution n'est pas un événement mais une multiplicité de brèches, de fissures dans le tissu de la domination, que nous devons apprendre à élargir. »

VII. CONCLUSION : POUR QUE LA BRÈCHE NE SE REFERME PAS

L'hypothèse défendue dans cet article ne cherche ni à réhabiliter un marxisme de classe traditionnel, ni à dissoudre toute subjectivation dans la toute-puissance du sujet automatique. Elle propose de prendre au sérieux l'historicité du sujet capital lui-même — et, par conséquent, l'historicité des conditions dans lesquelles une relation dialectique avec une subjectivation antagoniste a pu exister. Le moment de la « fenêtre dialectique » a été bref. La Débâcle de 1940 en marque la fermeture violente ; la Libération en rouvre une brèche partielle et contenue ; les décennies néolibérales parachèvent la fermeture. Reconnaître cela n'est pas un aveu de défaite, mais une condition pour penser lucidement les formes possibles d'une praxis révolutionnaire à hauteur de l'état actuel du capital.

Le passage de la fenêtre aux brèches dialectiques marque un renversement dans l'initiative de la dialectique : là où le mouvement ouvrier tentait de se poser en face du sujet capital, c'est désormais le sujet capital qui, par ses crises et ses guerres, jette sur la scène des lambeaux de vérité. La subjectivité critique n'a plus l'initiative stratégique ; elle doit apprendre à reconnaître ces ouvertures produites par le capital lui-même et à les habiter avant qu'elles ne soient refermées. Reste à savoir si une subjectivité résiduelle saura en faire autre chose que le prochain épisode d'une catastrophe distrayante. Si « le vrai est un moment du faux », alors la tâche révolutionnaire consiste à arracher ce moment au mensonge qui l'engloutit, pour que le déchirement du spectacle devienne, ne serait-ce qu'un instant, le début de sa ruine.

L'entrée de Marc Bloch au Panthéon peut être ce moment — si nous refusons qu'elle soit seulement une réconciliation des bourreaux avec les victimes, et si nous en faisons le point de départ d'une nouvelle « saison des juges » : non plus celle des tribunaux d'État, mais celle d'une subjectivation collective qui, dans les brèches du capitalisme tardif, nomme le sujet capital, historicise ses métamorphoses, et construit activement les conditions d'une sortie de la forme-valeur.

L'inconscience du rapport des élites au sujet capital n'est pas un argument atténuant ; elle est au contraire ce qui rend leur action à la fois plus spontanée et plus difficile à contester. Un complot se démasque ; une convergence structurelle inconsciente se reproduit, se reforme, se recycle à chaque crise — comme en témoigne la trajectoire des synarques après 1945, recyclés dans les institutions de la IVe République et au-delà. La critique doit donc viser non seulement les agents visibles, mais la logique sociale qui rend leur trahison « raisonnable » à leurs propres yeux. Bloch, en 1940, avait compris que la défaite n'était pas « étrange » : elle était le résultat d'une logique profonde. En 2026, à l'heure où le capitalisme financier et numérique produit ses propres défaites et ses propres guerres, il nous appartient de poursuivre cette compréhension jusqu'à son terme pratique, sans nous laisser impressionner par les opérations de réconciliation spectaculaire.

> *« La connaissance de soi-même du prolétariat est en même temps une connaissance objective de l'être de la société. »*
>
> — Georg Lukács, *Histoire et conscience de classe* (1923), cité dans mes travaux sur la fenêtre dialectique.

RÉFÉRENCES ET SOURCES

Notes et sources primaires
1. Marc Bloch, *L'étrange défaite* (juillet-septembre 1940), Gallimard, 1990, p. 55, 58, 142-143 (scène Blanchard et « double capitulation »), p. 168-169, 173 (philippique contre les chefs syndicaux et « alliance étrange »).
2. Marc Bloch, articles des *Cahiers politiques* (1943-1944), notamment « La vraie saison des juges » (nov. 1943) et « À propos d'un livre trop peu connu », repris en annexe dans l'édition Gallimard de *L'étrange défaite*, p. 218-253.
3. Lettre de Robert Lacoste au ministre de l'Intérieur (André Tixier), 24 septembre 1945, PJ 40, Barnaud, Archives de la Préfecture de police (APP) — sur les subventions de Barnaud à *Syndicats*.
4. Renseignements généraux de la Préfecture de police (RGPP), 11 septembre 1941, GA, J 4, Jouhaux, APP — sur l'activisme de Jouhaux et la création du courant *Syndicats*.
5. Auditions de Philippe Pétain par le juge d'instruction Pierre Béteille, 19, 22 mai et 1er juin 1945, 3 W 222, Lehideux, synarchie, Archives nationales (AN).
6. Mongibeaux au général Lacaille, 6 août 1945, F1a, 3310, AN — abandon du crime de trahison au procès Pétain.
7. André Mornet, réquisitoire du 11 août 1945, F1a, 3310, AN — enterrement du complot synarchique/Cagoule.
8. Notes RGPP sur le procès Pétain et l'encensement de la police vichyste, 10 août 1945, F7, 15549, AN.
9. DRG, 4e section, notes sur la synarchie et Couve de Murville, F7, 15343, AN (décembre 1945).

Travaux d'Anne Lacroix-Riz : *Le Choix de la défaite* (Armand Colin, 2010) ; *De Munich à Vichy* (Armand Colin, 2008) ; communication au colloque Marc Bloch, 8-10 février 2012 (« La défaite de 1940 : l'interprétation de Marc Bloch et ses suites »).

Cadre théorique (Wertkritik et dialectique) : Karl Marx, *Le Capital*, Livre I, ch. 4 ; Robert Kurz, Norbert Trenkle & Roswitha Scholz (*Krisis / Exit !*) ; Moishe Postone, *Temps, travail et domination sociale* ; David Harvey sur l'accumulation par dépossession ; Guy Debord, *La Société du spectacle* ; mes travaux antérieurs sur le sujet capital et la fenêtre dialectique (2024-2025) et sur la guerre en Ukraine (déc. 2025).

Autres : Achille Mbembe, Henri Lefebvre, Hartmut Rosa, Shoshana Zuboff, John Holloway, Walter Benjamin.